

*Jean Pierre Bourdin*



*TIKATÉ*  
*ET LES QUATRE GUERRIÈRES*  
*DANS UN VENT DE CHANGEMENT*

Jean Pierre Bourdin

Tikaté et les quatre  
guerrières dans un vent  
de changement

© Jean Pierre Bourdin, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8407-9

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## ***PRÉFACE***

Je sentis le sol se dérober sous mes pieds. Lentement, irrémédiablement, je m'enfonçai dans le sol sans rien trouver pour me retenir. Mes mains cherchèrent désespérément une branche, une aspérité, une racine. Mes pieds pendaient dans le vide. La terre m'avalait. Puis la chute, mon corps ballotté sur la roche, ma tête qui heurte la pierre et enfin le contact avec le sol. Je perdis connaissance. Je vis ma vie se dérouler en une suite d'images rapides, des flashes. Je vis des visages connus et d'autres pas. Puis, dans cet afflux de clichés, une pause. De la grande porte d'une église largement ouverte, deux silhouettes se détachèrent dans la lumière du jour. Deux ombres dans la lumière. Une femme brune vient de baisser sa voilette dissimulant ainsi son visage. Elle tient la main d'une petite fille à la peau mate. Lentement, elles remontèrent l'allée vers le chœur sous le regard curieux de l'assistance. La petite fille posa sur le cercueil un dessin où il était écrit « Merci Djypie ». Ce fut le choc ! Serais-je donc mort ? Ma tête tournait. J'avais mal. J'ouvris enfin les yeux et je restai là, hagard. Je ne savais plus où j'étais. Je repris lentement conscience. J'avais de la terre sur moi et dans la bouche. J'avais du sang sur le visage. J'avais mal partout. Soudain, je sentis un souffle sur moi. Une patte se posa sur ma poitrine puis une autre. Je dégageai lentement mes jambes de dessous l'amas de terre et je me tournai légèrement pour faire face.

— Alors ma Belle, tu es là ! Ça fait des heures que je te cherche !

Pour reprendre mes esprits, j'eus besoin de me souvenir de ce qui m'avait conduit là-dedans.

## ***SAMEDI 6/11/1982 À 13 HEURES***

Cela faisait bien trois mois que j'étais sur le Mont Larron près de St Julien Le Petit, en Haute Vienne, aux frontières de la Creuse. La coupe rase de Douglas majestueux était bien avancée mais j'avais du retard sur l'éclaircie qui restait à faire. Ce samedi-là, comme toujours, j'étais avec ma chienne et je pensai travailler tout le week-end pour compenser le pont du 11 novembre. Jessie, la serveuse de l'auberge de St Julien s'en était étonnée car la météo n'était pas bonne.

— Tu vas bosser ces jours-ci ! Avec le temps qu'ils annoncent ?

— Oh tu sais la météo ! Et puis je ne pense pas couper de bois, je vais faire le marquage de l'éclaircie comme ça, quand Jean passera il verra que c'est commencé.

— Bon, je te ferai à manger mais tu es un peu fou. Guste, mon grand-père va râler après toi.

— Bah ! Je crois qu'il a fait pire que moi. Il est gentil. Il a plein d'histoires à raconter. C'est la mémoire du coin.

— Ah ça ! Il en sait des choses. Mais dis donc ta voiture est toujours au garage ! Comment comptes-tu monter là-haut ?

— Bin, si tu pouvais me déposer au bout de la piste ! ?

— Vous déposer ! La Belle ne reste pas là je suppose. Je finis de ranger et j'arrive. »

Jessie était toujours prête à rendre service. Vingt minutes plus tard j'étais au pied de la piste.

— Ça commence à souffler fort, tu veux vraiment travailler là-haut ?

— Bah ! Jusqu'à ce soir ça va être supportable. Pour demain je verrais bien si la météo est bonne ou pas. Je descendrai à pied. Ne t'inquiète pas pour moi.

Pendant tout l'après-midi, je fis du marquage sélectif avec ma petite hache.



J'avais les consignes de l'exploitant que je suivais à la lettre. Il était à peine dix-sept heures quand je me décidai à débaucher. Sous les sapins, la nuit était déjà tombée. Le plus fort de la tempête arrivait. Déjà les cimes se balançaient vigoureusement. Il était temps de rentrer. Je sifflai la chienne.

— Belle, Belle allez on y va !

Habituellement dans la minute qui suivait elle était là, à mes pieds toute contente de pouvoir monter dans la voiture. J'eus beau appeler et siffler elle ne vint pas. En temps normal, je serais quand même descendu vers ma camionnette et j'aurais klaxonné pour la presser un peu. Seulement là, j'étais à pied. Je remontai donc vers le haut de la coupe, là où je l'avais vu la dernière fois. Pas de chienne. Le vent prenait de la force et cela devenait difficile de se faire entendre. Je l'avais vue gratter du côté d'un gros rocher situé dans la partie la plus pentue de l'éclaircie. Quand le temps ne lui convenait pas, elle se couchait à l'abri et attendait la fin de la journée. Ce rocher avait, du côté du bas, une façade abrupte de sept à huit mètres de hauteur et il semblait s'enfoncer dans le sol tout en faisant comme une petite terrasse au sommet. J'arrivais dessus quand je sentis le sol se dérober sous mes pieds. Lentement mais irrémédiablement je m'enfonçai dans le sol sans rien trouver pour me retenir. Voilà ce qui m'avait mis dans cette situation. La chienne était tombée elle aussi dans ce qui n'était, pour le moment, qu'un trou. Je repris connaissance. J'avais mal partout.

« Alors ma Belle, tu es là ! Ça fait des heures que je te cherche ! » .

Visiblement, j'avais bien plus mal qu'elle, mais, heureusement, je n'avais rien de cassé. La situation n'était pas brillante. Pour sortir il fallait faire un peu d'escalade. Rien d'exceptionnel mais c'était impossible à faire avec la chienne dans les bras. Il fallait donc sortir d'ici pour aller chercher une corde afin de la hisser hors de ce trou. Après quelques essais infructueux, j'arrivai enfin à sortir et il fallut que je remonte en haut de la coupe, là où était stationné mon Unimog, un tout-terrain qui restait sur le chantier. J'avais un coffre plein d'outils et d'accessoires pour travailler dont une corde. La tempête commençait vraiment à souffler fort. Il fallait faire vite. En arrivant en vue de l'engin, je remarquai, tout de suite, une anomalie. La poignée de la cabine n'était plus bloquée. La vieille porte ne fermait plus très bien et je la coinçais avec un petit tasseau pour éviter que la pluie ne pénètre dans la cabine. Ce dernier était tombé. J'avais ma hache à la main et j'ouvris la porte. Je fis un pas en arrière. J'avais une lame de couteau pointée sur mon visage.

— Holà on se calme ! Que faites-vous dans mon engin ?

Une femme brune au teint mat se tenait assise sur le capot moteur. Elle était recouverte d'une couverture et tenait un sac à dos sur ses genoux. Elle me sembla plus perdue que dangereuse. Ses longs cheveux noirs étaient mêlés, trempés et sales. Ses immenses yeux verts avaient peur. Elle agita sa lame pour manifester sa détermination. Je fis un pas en arrière pour ne pas la provoquer. Cette femme était aux abois, au bout de son destin. Dans son regard de biche apeurée elle suppliait qu'on la laissât tranquille. Pas d'issue, pour elle, sinon que s'en remettre à cet inconnu qui était là, avec sa petite hache, ses cheveux trop longs et ses épaules mouillées sentant la résine à plein nez. Malgré tout, cet homme, en face d'elle, n'était pas agressif.

— Madame ! Doucement Madame ! Rangez ce couteau s'il vous plaît. Je ne sais pas pourquoi vous êtes là mais vous avez eu raison de vous mettre à l'abri avec le temps qu'il fait.

Elle me fixa longuement, hésitante. Visiblement elle était épuisée. Elle le rangea lentement dans son sac sans me quitter des yeux.

— Maman ! Je peux sortir ?

Une petite tête, brune elle aussi, venait d'apparaître de dessous la couverture. Elle arborait deux grands yeux magnifiques et un large sourire.

— Bonjour petite ! Comment t'appelles-tu ?

— Ishéa ! Et toi ?

— Moi c'est Djypie. C'est ta maman ?

— Oui, je suis sa mère.

— Elle s'appelle Tikaté !

J'aurais bien voulu en savoir plus mais le temps pressait. Il fallait que je récupère ma chienne.

— Écoutez, venez avec moi car, ici, en bordure, j'ai peur que le vent ne fasse tomber des arbres. Il faut que je récupère Belle qui est tombée au fond d'une grotte, et, ensuite, nous tenterons de rejoindre le bourg.

— C'est qui Belle ? Demanda Ishéa.

— C'est ma chienne. Elle est amusante, tu vas voir.

— Maman ! Maman, tu te rends compte il y a de vrais chiens ici !

Sur l'instant, je ne réagis pas. Pourquoi cette remarque, les faux chiens existeraient-ils ? Pour moi, ce n'était que des mots dans la bouche d'un enfant. Je pris ma corde, une petite pelle et je gardai ma hachette. Nous partîmes en direction de la grotte. La puissance du vent bousculait les troncs à en faire bouger les racines. Nous sentions le sol osciller sous nos pieds. Comme je l'avais prévu, nous arrivâmes par le dessus. Ishéa était pressée de rencontrer Belle. Tikaté semblait craindre ce lieu. Elle prit Ishéa à son cou. Moi je n'avais qu'une hâte : partir d'ici. Mais le vent venait de casser un épicéa juste à côté de nous. L'urgence était de nous mettre à l'abri. Je laissai la corde descendre par le trou que j'avais créé en tombant. Je la fixai à une grosse racine apparente. Nous descendîmes tous les trois. Tikaté la première puis Ishéa et moi en dernier. La petite était déjà au cou de la chienne, bien contente d'avoir de la compagnie. Il était tard. C'était nuit noire et je ne pouvais pas envisager d'emmener cette maman et sa fille dans cette forêt qui devenait très dangereuse, hostile. Nous devions rester là-dessous le reste de la nuit. Elles étaient fatiguées et ne supporteraient pas une marche nocturne dans ces conditions de météo déplorable. Il valait mieux renoncer.

La nuit allait être longue pour tout le monde. Vers seize heures, Lucia la femme de Djypie téléphona au restaurant pour savoir si son mari était parti. Jessie lui répondit que non, il était encore sur le chantier. La 4L était toujours là. Le garagiste l'avait déposée sur le parking du restaurant. Dès que son débardeur de frère serait de retour, ils iraient voir sur la coupe pour essayer de me ramener. Ce dernier avait fort à faire pour rentrer chez lui. Déjà des arbres encombraient chemins et routes forestières. Certaines voies communales, menant aux fermes, étaient barrées par des branches, voire des câbles électriques. En chemin, des personnels de l'EDF lui avaient demandé son aide pour déblayer une route. Le téléphone ne risquait pas de sonner, les câbles étaient tombés au sol, arrachés des poteaux par les branches cassées. Quand, enfin, il arriva chez lui, vers vingt-deux heures trente, il remarqua aussitôt la 4L.

— Eh bien ! Djypie ne va pas dormir chez lui ce soir. Je vais le chambrer un peu.

Il ne croyait pas si bien dire. Il avait à peine posé le pied à terre que Jessie lui



tomba dessus, énervée.

— Tu en as mis du temps !

— Les routes sont encombrées et les agents EDF ont eu besoin d'un coup de main.

— Ok ! Ce n'est pas grave, il y a plus urgent. Djypie est toujours là-haut et on se demande bien ce qu'il peut y faire. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé !

— Sa femme le sait ?

— Bin oui, elle a appelé. Que voulais-tu que je lui dise ?

— Tu as bien fait. Je vais mettre du carburant et je vais monter par sa coupe rase. Il n'y a plus d'arbres.

— Je viens avec toi. Je cherche la grosse torche pendant que tu fais le plein.

Dix minutes plus tard, Jessie et Alain étaient dans la cabine du porteur et roulaient vers le Mont Larron. Arrivés à la piste principale, ils furent surpris de trouver une jeep et un camion de l'armée qui barraient le chemin.

— Tu as vu Jessie ! L'armée barre la piste ! Qu'est-ce qu'ils font là ces militaires et par ce temps !

Jessie sauta de l'engin et se dirigea à grands pas vers celui qui semblait commander.

— Bonjour Monsieur ! Il faut nous laisser passer. Il y a un bûcheron qui est resté, quelque part, dans cette forêt. Nous allons le chercher.

— Madame, il n'est pas question de vous laisser monter dans ce massif forestier. Nous sommes en mission. Si votre ami est là-haut nous le trouverons. Rentrez chez vous et attendez. C'est dangereux de rester ici.

Elle renouvela sa demande mais le refus fut catégorique. Jessie fut très déçue. Elle n'aimait pas trop les militaires et celui-ci venait de lui ordonner de partir. Mais contraints, elle et son frère firent demi-tour. Pendant ce temps, la radio des militaires s'activa :

« Pour tout le monde, nous avons un bûcheron dans cette forêt. Il ne doit en aucun cas parler et voir la femme et sa petite. Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne

voit personne. Si vous le trouvez seul, évacuez-le ! Sinon... »

Sur le chemin du retour, Jessie réfléchissait.

— C'est quand même bizarre ces soldats, ici, par ce temps.

— Oh tu sais, avec l'armée...

Arrivé dans le bourg, une autre jeep était stationnée devant le café.

— Décidément, ils sont partout ! Nous allons peut-être savoir ce qu'ils font ici par un temps pareil déclara Jessie.

Alain salua les deux militaires accoudés au bar. L'un d'eux portait une épaisse barbe et des cheveux, l'autre était rasé et chauve.

— Bonjour Messieurs. Vous êtes courageux ! Sortir par un temps pareil ! Que faites-vous donc ?

— Vous savez, nous, la météo ne nous empêche pas de sortir. Pour faire simple, nous testons nos capacités à extraire des personnes en milieu hostile.

Pendant qu'Alain discutait avec les deux hommes, Jessie les dévisagea. Quelque chose la troublait mais elle ne trouva pas quoi. Elle se servit un café et alla s'asseoir dans le fond de la salle.

Les deux militaires finirent leur pression et repartirent vers le Mont Larron.

Alain se tourna vers sa sœur.

— T'en fais une tête ! Djypie saura se mettre à l'abri.

— Ce sont eux qui me troublent. Il y a quelque chose qui me chiffonne. Je sens qu'il y a un truc bizarre. Le maire devrait être informé de ce qui se passe sur sa commune. Il faudrait l'appeler tu ne crois pas ?

— Il n'y a plus de téléphone et il n'est pas question de sortir maintenant, en pleine nuit et avec cette tempête !

— Nous allons attendre demain !